LE BON HOMME DUVAL,

A M. D'ESPRÉMESNIL SON FILS.

LE BON HOMME
DUVAL,
A M. D'ESPRÉMESNIL,
SON FILS;
LETTRE FAMILIERE.

Vous souvient-il, Seigneur, de Duval votre pere ?
Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guere.

1789.

LE BON HOMME

DUVAL,

A M. D'ESPRÉMESNIL,

SON FILS.

LETTRE FAMILIERE.

Aux Champs Elisés, ce 24 juin 1789.

Il y avoit long-temps, mon cher fils, que, sachant le bruit que tu faisois dans le monde, j'avois formé la résolution de t'écrire ; j'attendois toujours une occasion, & toi qui sais tout, tu sais aussi que chez nous la poste est très-mal servie ; d'ailleurs, du train dont tu allois l'année derniere, je comptois que tu nous viendrois bientôt rejoindre, & s'il en faut croire les morts qui nous sont arrivés depuis, tu l'as échappé belle. Dieu soit loué, tout a été pour le mieux, & te

voilà maintenant ſur le pinacle, car on dit que tu fais merveilles aux états généraux, & que c'eſt un plaiſir de voir comme tu t'eſcrimes en faveur de la nobleſſe.

Il faut avouer cependant que tu as été bien aviſé d'acheter une charge de conſeiller au parlement; ſi tu avois été toute ta vie dans un comptoir de l'inde ainſi que moi, tu aurois mieux connu la mouſſeline & la porcelaine; mais tu n'aurois jamais été un ſi grand politique : malgré cela je te trouve un peu glorieux, & je n'aime pas qu'un enfant batte ſon pere & ſa mere. Combien y a-t-il d'années que tu es noble ? douze ou quinze ans ? eh bien ! avant ce temps toute ta race étoit dans la roture. Je n'ai pas de vanité, moi, j'avoue ce qui en eſt.

Il ne faut donc pas jetter ainſi feu & flammes contre le tiers-état; j'ai peur

même que cela ne te donne du ridicule. Il m'eſt déjà revenu un mot piquant contre toi ; on a dit que ton attachement pour la nobleſſe étoit *une ferveur de novice.* On prétend auſſi que le duc de L..... t'a demandé, en te frappant ſur l'épaule, *ce que je dirois ſi je t'entendois ;* tu vois, mon fils, que tu te mets en danger d'être berné, & que cela commence déjà à venir.

Encore ſi tous les gentilshommes, ſans exception, penſoient & parloient comme toi, je trouverois ta conduite aſſez ſimple ; mais je ſais qu'il y en a beaucoup, & même des premieres familles, qui ne ſont pas ſi fiers : or, il n'eſt pas décent que mon fils Duval ſoit plus fier qu'un Crillon.

Au fond, je ne ſais pas de quoi tu t'embarraſſes. Quand tout le monde ſera libre & heureux, en ſeras-tu pour cela moins libre & moins heureux ? il me ſemble que tu

dois espérer de l'être davantage. Tu as dit vingt fois *qu'il n'y avoit rien de plus beau que d'être magistrat souverain dans un état libre.* Ne t'oppose donc point à ce que l'état soit libre, & s'il le devient, & que tu sois en même-temps magistrat souverain, tu seras ce qu'il y a de plus beau dans le monde; pour moi, je crois que si les états généraux ne formoient qu'une assemblée de citoyens tous unis d'esprit & de cœur, la compagnie des Indes n'en iroit que mieux.

Tu t'imagines que tes paroles tombent par terre, cela devroit être, mais il se trouve des gens qui les relevent. Voici encore un de tes propos : *l'année derniere je défendois la liberté contre l'autorité; cette année je la défendrai contre la licence.* On assure que tu as beaucoup d'ennemis; ma foi, si tu parles toujours comme cela, je n'en suis pas surpris : peste ! sur quel ton tu le prends ! ne semble-t-il pas que

tu ſois le *factotum*, l'*omnipotens*, & que chaque année doit te fournir de nouveaux exploits à faire, & de nouveaux lauriers à cueillir ? en vérité, quand tu aurois reçu le jour à Madrid, au lieu d'être né à Pondichéri, tu ne ſerois pas plus rodomont ; & puis, qu'appelles tu licence ? ſi tu le prends par là, les cris du malheureux qu'on écorche ſont de la licence ; celui qui eſt mal & qui prend les moyens d'être mieux, & celui qui met un bon fauteuil tout neuf à la place d'une chaiſe pourrie qui le briſeroit ſous lui au premier jour, ces gens-là donnent auſſi dans la licence. Quant à moi, je ne crains pas celle-là, mais je crains pour toi celle de ta langue.

Je ſens que je t'ai tancé là-deſſus un peu vivement ; mais enfin un pere, & ſur-tout un pere qui eſt mort, a le droit de dire bien des choſes. Je te ferai donc encore un petit reproche : pourquoi ne peux-tu pas

entendre le mot de communes ſans te mettre en colere? ça ne te déchire pas ton manteau de gentilhomme, qui me feroit bien rire ſi je le voyois ſur ton dos. Au reſte ce terme-là ne te fera plus de peine : il a été remplacé par *l'aſſemblée nationale*. Comment trouves tu celui-là? Une aſſemblée nationale dont tu n'es pas! ça te paroît fort étrange; mon fils, il ne tient qu'à toi d'en être : on t'engage affectueuſement à y venir; c'eſt la patrie elle-même qui te tend les bras, & qui te conjure avec larmes de ne pas te refuſer à ſes tendres invitations. Prouves lui que ſi tu es opiniâtre, du moins tu n'es pas inflexible, & que s'il eſt difficile d'éclairer ton eſprit, il n'eſt pas impoſſible de toucher ton cœur. Je vis (1) dans la douce eſpérance qu'au premier moment tu te joindras à ton ami Tollendal, & que vous vous en irez tous deux

---

(1) Le bon homme Duval, qui n'y regarde pas de ſi près, a oublié qu'il étoit mort.

bras dessus, bras dessous, prendre séance dans l'assemblée nationale.

Je ne sais pas au juste quelle idée on a de toi là haut, mais tu voudras bien que je te communique ce qu'en jugent ici plusieurs philosophes qui m'admettent volontiers dans leur compagnie, parce qu'ils me trouvent bon homme, & parce qu'ils se flattoient qu'ayant été long-temps dans l'Inde, je leur apprendrois mille choses curieuses sur les brames & leur doctrine secrete; mais j'étois trop occupé de mes comptes pour songer à ces niaiseries, & je faisois plus de cas de Barême que du Vedham.

Voici donc leur opinion sur ton compte. Platon déclare nettement que s'il avoit eu un homme comme toi dans sa république, il n'y seroit pas resté deux heures. Lycurgue soutient que si tu avois été à Sparte lorsqu'il établit ses loix, il n'en auroit pas été

quitte pour un œil qu'il perdit. Pythagore ne doute pas que tu n'eus dénoncé sa cuisse d'or. Caton l'ancien est persuadé que tu aurois brouillé le sénat avec le peuple, & forcé ce dernier à se retirer une seconde fois sur le mont sacré. Timon le misantrope te hait un peu moins que les autres hommes, parce qu'il se promet que si tu continues, tu leur feras beaucoup de mal. Quant à Socrate, il te plaint, & voudroit, pour remettre un peu ton cerveau, te faire un petit nombre de questions à sa maniere. Par exemple, qu'est-ce qu'une nation? qu'est-ce que la noblesse? un ou plusieurs particuliers ont-ils le droit de maintenir, contre le vœu général du peuple, d'anciennes institutions démontrées vicieuses, &c.? Il affirme que tu ne pourrois répondre à ces demandes sans t'avouer coupable. Il pousse même le zele pour ta conversion jusqu'à vouloir ajouter un mot à ma lettre.

Je souhaite que cette apostille du plus

ſage de tous les hommes te ſoit utile, & que dans ce ſéjour de l'impartiale vérité j'entende publier tes louanges comme on publie celles d'un Bailli, d'un le Mounier, d'un Target dont nous admirons le courage, le patriotiſme & les lumieres. Adieu, mon cher fils, mille choſes à ma belle-fille, ſur laquelle j'aurois bien quelque choſe à te dire, mais dans mon temps j'aimois aſſez le beau ſexe, ainſi n'en parlons plus. Mes complimens à mon petit-fils & à tes connoiſſances, excepté cependant Meſmer & Caglioſtro. Au diable les ſorciers.

Signé DUVAL.

APOSTILLE DE SOCRATE.

Le bon homme Duval me prie, monsieur, de vous donner mes conseils, & je cede à ses instances avec d'autant plus de plaisir que je desire davantage de contribuer en quelque chose à votre gloire. Si l'on m'a rendu un compte fidele de ce qui s'est passé dans votre patrie, il me semble qu'elle n'a renfermé jusqu'à présent que des tyrans & des victimes. Les opprimés, devenus les plus forts à leur tour, réclament, avec raison, contre les loix cruelles qu'on leur a dictées lorsqu'ils étoient les plus foibles, avilis, dépouillés, ils demandent qu'on respecte leur fortune & leur honneur; ils sollicitent une forme de gouvernement accommodée à la raison, à la justice naturelle, aux premiers principes de la société. Il est étonnant que vous resistiez à un

vœu ſi juſte & ſi légitime. Vous êtes citoyen, vous êtes magiſtrat, & vous voulez ſans doute être ſage, apprenez donc, monſieur, que le magiſtrat le plus éclairé, eſt celui qui deſire les meilleures loix, que l'homme ſage eſt celui qui ne cede ni à ſes paſſions ni à celles des autres, & que le brouillon qui aigrit les cœurs, en diviſant les eſprits, ne fut jamais un bon citoyen.

Signé SOCRATE.